

Cannes Prise II Un Certain Regard le dernier legs de Gilles Jacob

Pierre Pageau

Numéro 292, septembre–octobre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72822ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pageau, P. (2014). Cannes Prise II : un Certain Regard le dernier legs de Gilles Jacob. *Séquences*, (292), 22–23.

Cannes Prise II

Un Certain Regard

le dernier legs de Gilles Jacob

En 2014, un événement majeur, historique, s'est produit : le grand timonier, celui qui inspire et gère le Festival de Cannes depuis 1978 – et le préside depuis 2001 –, Gilles Jacob, quitte le navire. Nommé délégué général en 1978, Jacob créa la section Un Certain Regard (dont il est particulièrement fier) et le prix de la Caméra d'Or (récompensant une première œuvre). Il était sur scène cette année, pour la dernière fois, pour nous le dire. Nous retenons ici quelques films sélectionnés en 2014 qui témoignent bien des souhaits de Gilles Jacob concernant cette section.

Pierre Pageau



La Chambre bleue

Gilles Jacob voulait que la section Un Certain Regard prenne la défense et fasse la promotion d'un cinéma d'auteur, mais pour le plus grand public possible. Les trois choix de cette année, en provenance de la France, confirment bien cette vision. **Party Girl** a été récompensé, mais **La Chambre bleue** et **Bird People** témoignent aussi d'une même perspective sur le cinéma d'auteur.

La Caméra d'Or fut remise à **Party Girl** qui se mérita aussi un prix inédit – le Prix d'ensemble – parce que le film fut réalisé par trois personnes : Claire Burger, Samuel Theis et Marie Amachoukeli-Barsacq. Comme Jacob le souhaitait, ce prix nous fit découvrir de jeunes talents prometteurs. Au cœur du film, Angélique Litzenburger, dans l'équivalent de sa propre vie, nous surprend, nous met mal à l'aise. Elle est la mère du réalisateur Samuel Theis. D'ailleurs, presque toute sa famille est présente dans le film, ce qui lui confère une dimension documentaire. En conférence de presse, le coréalisateur Theis avoua que, plus jeune, il avait honte d'Angélique : une mère qui parlait trop fort, qui aimait trop les hommes et qui n'était pas belle. Cela nous donne le portrait d'une femme hors-norme, une femme qui se bat pour son

indépendance et sa liberté. **Party Girl** est aussi un portrait social inédit sur ce qu'est l'amour dans une famille différente, sur le « comment vieillir ».

Pascale Ferran, déjà gagnante de la Caméra d'Or en 1994 pour son premier film **Petits arrangements avec les morts**, nous revient cette fois-ci avec un autre film déroutant. Elle a choisi un titre en anglais, **Bird People**, parce que cette expression désigne des gens qui prennent souvent l'avion, ce qui est le cas du premier personnage que l'on rencontre : un ingénieur américain, en transit dans un hôtel près de Roissy-Charles de Gaulle. L'expression s'applique ensuite au second personnage : une jeune femme qui travaille dans cet hôtel comme femme de chambre et qui se changera en oiseau. Quoi de plus fascinant pour un spectateur, tel Icare, d'avoir l'impression de voler ! En caméra subjective, nous pouvons avoir une vue à vol d'oiseau de ce qui arrive à cette jeune femme. Il y a donc eu un passage, un transfert pour elle, mais pour l'homme aussi. Les deux trajectoires vont se compléter : Gary va décider de tout laisser tomber, sa carrière, son mariage ; la jeune femme va décrocher du monde réel pour en approcher un autre. Tel un phénix, elle va renaître. Comme le personnage féminin de **Party Girl**, elle va vouloir s'affranchir et trouver sa propre identité. La fantaisie présente dans ce film nous ravit ; une fin énigmatique crée un espoir secret et c'est bien suffisant pour que le spectateur sorte comblé de cette projection.

La Chambre bleue de Mathieu Amalric est une adaptation d'un court texte de Georges Simenon. Des amants (dont Amalric) se retrouvent dans une chambre, bleue, toujours la même. Un meurtre est commis. Par qui ? Pourquoi ? Le suspense est présent. Le montage, formule casse-tête, amplifie ce questionnement. Il est prolongé par le cadrage en format 4/3. Ce choix artistique a de lourdes conséquences ensuite sur l'atmosphère du film (aussi bien l'érotisme que les inquiétudes du personnage principal). Ce cadrage exprime bien aussi l'enfermement dans lequel se réfugie le personnage principal. Il y a bien un mystère, mais la mise en scène efficace d'Amalric nous rend le récit bien accessible. Il s'agit du meilleur film de Mathieu Amalric, supérieur à **Tournée** (pourtant Prix de la mise en scène à Cannes en 2010).



Le Grand Prix Un Certain Regard fut remis à **White God** (*Fehér isten*, titre à la fois anglais et international) du cinéaste hongrois Kornél Mundruczó. En 2008, Mundruczó était en Compétition officielle avec **Delta** qui avait remporté le prix de la FIPRESCI. Dans **Delta**, une sœur doit mourir parce qu'elle a voulu retrouver et aimer son frère : une femme est sanctionnée pour ses choix déraisonnables. Le réalisateur voulait dénoncer « certaines personnes qui croient avoir le droit de persécuter quiconque ne se plie pas à la norme » (extrait du dossier de presse). Dans **White God**, un autre choix déraisonnable existe, celui d'une adolescente qui aime son chien, personnage principal du film, plus que tout. (Lors de la présentation du film, on avait fait monter sur scène ce chien affublé d'un nœud papillon). Il s'agit d'une fable, d'un conte, avec plusieurs éléments fantastiques, irréels. **Les Oiseaux** remplacés par des chiens, cela donne **White Dog**. La guerre que vont livrer des chiens contre les humains est celle d'un groupe exacerbé par des injustices (cette société veut éliminer les chiens de races croisées – la métaphore est on ne peut plus claire dans un pays où il y a eu une montée importante de groupes néo-nazis, racistes). L'adolescente saura, grâce à ses talents de musicienne, restaurer un peu d'ordre dans ce monde invivable.

La FIPRESCI, quant à elle, a récompensé une œuvre difficile, exigeante : **Jauja** de l'Argentin Lisandro Alonso. Comme dans **Bird People**, la figure du phénix est présente : quelqu'un va se perdre (littéralement) pour mieux se retrouver. Celui qui se perdra est un militaire danois (interprété par Viggo Mortensen qui signe aussi la musique du film). Il vient aider l'armée argentine pour un génocide de populations autochtones ; il a amené sa fille avec lui. Alors que le père dit à sa fille qu'il veut la ramener au Danemark, celle-ci lui répond qu'elle « aime le désert ». Elle fuit ; le père veut la retrouver. Pour ce faire, il va se perdre. La Patagonie (Argentine) en 1882, c'était immense, inquiétant et aride ; le film l'est aussi. Gilles Jacob a-t-il aimé ? Je répondrais oui et non. Non, parce qu'il s'agit d'un film d'auteur un peu trop

hard, d'une proposition cinématographique radicale (autant Viggo Mortensen, que nous spectateurs, pouvons facilement nous égarer). Oui, parce qu'on ne peut qu'admirer la mise en scène à la fois très épurée et très cohérente (lieux, bande sonore, caméra, interprétation). **Jauja** est un film qui nous hante : des images nous reviennent et l'univers poétique (de réalisme magique) s'impose. Cela est probablement dû, en grande partie, à la qualité de la composition des images de Timo Salminen (caméraman d'Aki Kaurismäki). Nous ne sommes pas très loin d'une œuvre métaphysique, une parenté avec Tarkovski.

Mon coup de cœur de Cannes 2014 était dans cette section ; il s'agit de **Xenia** du Grec Panos H. Koutras, un film jubilatoire. À la mort de leur mère, Danny (gai) et son frère Odysseas (hétéro), 16 et 18 ans, prennent la route d'Athènes à Thessalonique pour retrouver leur père, un Grec qu'ils n'ont jamais connu. Albanais par leur mère, ils sont étrangers dans leur propre pays et veulent que ce père les reconnaisse pour obtenir la nationalité grecque. Il y a donc, au cœur du film, une quête (une *Odyssée*, rien de mieux pour un film grec) du père et de la mère (on n'est pas loin du **Mommy** de Xavier Dolan). Danny et Odysseas se promettent aussi de participer à un populaire concours de chant pour devenir la *Greek star* qui pourrait rendre leur vie meilleure. C'est leur amour des chansons italiennes – et de la diva des années 1970 Patty Pravo en particulier, qui fait une apparition surprise dans le film – qui les guide. Cela nous donne plusieurs numéros de style comédie musicale dont un, très symbolique, dans un vieil hôtel (un palace abandonné) dans la Grèce d'aujourd'hui, en pleine crise économique. La musique et les rêves de gloire se conjuguent. De plus, le réalisateur ne craint pas d'intégrer des éléments fantastiques, dont le lapin de Danny, à la fois réel et irréel (très utile pour quelqu'un, presque orphelin, qui doit affronter un monde inhospitalier pour lui ou, plus précisément, lorsqu'un groupe néo-nazi veut tabasser les gais). Ces quelques saillies politiques ne nuisent pas au plaisir festif de ce film. ☺